

LA
SAGA DE

MÔ

Malika

MICHEL TORRES



Cet épisode prend place entre le troisième
et le quatrième tome de la Saga :
L'Étang d'encre et Tabarka.

*Au plus fort de l'orage,
il y a toujours un oiseau pour nous rassurer.
C'est l'oiseau inconnu,
Il chante avant de s'envoler.*

RENÉ CHAR

CHAPITRE 1

La question

Retour de l'enfer, j'essayais de reprendre pied dans la réalité et je me remettais péniblement quand il se pointa chez moi pour me poser la question qui tue.

Dans les solitudes où j'avais bâti ma cabane de bric et de broc, sur la presque île déserte entre canal du Midi et étang de Thau, je ne fermais jamais à clé, personne ne venant jamais jusqu'à moi. Assis à ma table de vigne, je pelais quatre légumes pour accompagner le poisson à l'eau-sel du dîner et je ne l'ai pas entendu arriver. Il a poussé la porte d'un grand coup de pied et m'a braqué.

Estomaqué, je n'ai pas reconnu au premier regard le malotru qui se découpait à contre-jour dans l'encadrement.

Il a fait trois pas derrière son arme...

« C'est pas vrai ? Ahmed ! Qu'est-ce que tu viens chercher ici avec un flingue ? Tu te défends plus au couteau-rasoir ? Tu es monté en grade ?

— On m'a dit que vous étiez rentré, seul... Alors, Malika ? Elle est où, Malika ? »

Pute borgne comme aurait dit le Corse, je ne pouvais pas lui avouer qu'elle était dans l'*Enfer*, notre Malika, et que j'y étais pour quelque chose. Je l'aimais encore et je l'aimerais toujours mais c'est chez moi qu'elle avait croisé l'oncle Henri et c'est chez moi que ce pourri l'avait saignée dans mon dos. Lui aussi était resté dans l'*Enfer* où je l'avais déchiqueté en mille morceaux.

Maigre consolation, incurable blessure...

J'ai essayé de noyer le poisson.

« Dis-moi, Ahmed, c'est ta sœur ou ta pute que tu réclames ?

— Les deux ! Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— Fait ? Ici, abruti, les femmes sont libres de partir ou de rester.

Je ne suis pas un petit proxénète minable.

— Le minable est venu pour vous tuer. J'ai marché des kilomètres pour trouver votre terrier de blaireau. On m'a dit que vous habitiez dans une baraque au débouché du canal, un endroit qu'on appelle le Bout du Monde...

— Et tu as fait une belle promenade.

— Stop ! On arrête les parlotes ! Arrêtez de m'embrouiller ! J'ai la haine et je vous tiens. Pas de voisins, pas de témoins, vous répondez à la question et je vous liquide proprement et sans douleur, d'une balle dans la tête, là, maintenant.

— Ho ! Ho !

— Ouais, et si vous ne voulez rien dire ou si vous faites votre mariole, je commence par vous exploser les genoux avant de vous charcuter à mort, au couteau-rasoir justement, j'en ai racheté un.

— Cool, Coco ! Détends-toi. Tu as la rage, tu baves et tu fais peur à voir. Je ne sais pas où elle est partie mais j'ai reçu une lettre...

— Je veux la voir.

— La lettre ? Bien sûr. Je te la donne... »

Mains levées, je me suis dirigé naturellement vers le tiroir du buffet. Je l'ai ouvert en lui tournant le dos...

Il n'y avait jamais eu de lettre, il n'y avait qu'un flingue dans ce tiroir, et chargé au cas où. C'est la détermination qui fait la différence ; j'ai pivoté, je lui ai mis trois balles bien groupées dans le haut du corps, côté gauche, et il est mort sur le coup.

— Arrghh !

À mon corps défendant, j'étais retombé une fois de plus et par le jeu des circonstances dans la connerie mortifère. Me revoilà bien emmouscaillé, fatigué, et pas envie de lui organiser un enterrement...

Sans cérémonie, j'ai agrippé son cadavre par les pieds, je l'ai traîné dehors jusqu'à un buisson de blanquettes grises, je l'ai dénudé entièrement, dissimulé sous les branchages, et je suis rentré brûler ses vêtements dans ma cheminée.

Je l'ai laissé faisander là, trois jours pleins, à l'abri des regards ; j'avais mon idée.

Le quatrième, à la nuit tombée, je l'ai traîné par les pieds, chargé sur mon *négofol*, ma petite nacelle pointue, j'y ai dissimulé son cadavre sous une bâche et je l'ai prise en remorque avec mon *sapinou*, une coque en V, double fond plat polyester, équipée d'un 35CV hors-bord à arbre court.

Au ralenti, j'ai remonté le canal du Midi jusqu'à l'entrée des vasières du marais de Bagnas. J'ai amarré ma barque à la petite écluse de sinistre réputation¹ et j'ai continué sur le *négofol* à la rame ; sur les petits fonds, je m'en servais comme d'une perche, façon gondolier dans le dédale des roubines.

Une heure durant, j'ai croisé sous la lune au risque d'être repéré par les deux gardes de la réserve ornithologique. Réserve totale, à part eux et une poignée de scientifiques personne n'avait le droit de s'aventurer dans ce labyrinthe. Ce soir-là, les cerbères étaient scotchés devant leur télé, match de foot international oblige : l'équipe de France jouait, contre je ne sais qui...

Je ne pouvais pas le savoir, je n'étais connecté ni à la radio, ni à la télé et pas plus de journaux. Je me tenais à l'écart de cette accumulation de faits divers que le *vulgum pecus* est censé consommer à l'heure de

1 Cf. *La Meneuse* (tome 1) et *Aristide* (tome 2) de *La Saga de Mô*, éditions publie.net.

la soupe, un fatras défiant tout décryptage et que l'on nomme à tort l'actualité. Tout ça, ce tumulte, j'en avais rien à battre.

Je crois bien qu'à l'exception du spectacle de la nature, plus grand-chose ne me touchait.

Les oiseaux innombrables dormaient dissimulés sur les îlots vaseux masqués de roselières. Les rares nocturnes et la sauvagine vaquaient furtifs, à couvert sur les rives broussailleuses et j'allais mon chemin tortueux de bras morts en reculades ; j'en connaissais les écarts et les pièges comme personne. Bizarrement apaisé, je savourais cette navigation magique sous la voie lactée. J'y renouais avec les incursions nocturnes de mon enfance, sauf que la joyeuse bande de mes dix ans avait disparu, avalée par les marécages de l'existence.

La chance me sourit. On dit que la fortune sourirait aux audacieux et aux fous ; moi, j'avais tout bon : les deux options.

En solitude donc et sous les étoiles muettes, je me suis débarrassé du corps dans un *bartas* de vasières oubliées et sauvages, limite impénétrable, où je savais survivre une horde de sangliers affamés.

Je comptais sur ces omnivores opportunistes pour mastiquer et digérer mon embarrassant dans les heures qui nous séparaient du point du jour.

Bon, pas très respectueux mais diablement efficace, une disparition sans cadavre, il paraîtrait que c'est le crime parfait.

Sacré Ahmed !

De son vivant c'était déjà une merde, alors...

CHAPITRE 2

Apparition

Sept ou huit ans plus tard, entre chien et loup, ciel dégagé, air pur et clair, il faisait frais. J'avais allumé un feu de cheminée et je rêvassais derrière mon unique fenêtre. Je regardais tomber le soir sur le chemin de halage du canal du Midi lorsque je l'ai aperçu.

Un revenant, Jean Valjean au début des *Misérables*. Il cheminait, un sac de marin sur le dos et je n'ai pas eu le moindre doute : c'était mon Aristide.

Il lui avait fallu des années avant de se repointer à la cabane, une éternité sans nouvelles, et à cet instant j'étais incapable de présumer si ce retour serait un mal ou un bien.

Au plus profond de moi, j'avais toujours su que ce moment fatidique arriverait sans prévenir et nous y étions.

La même silhouette, un géant de deux mètres et quelques, enveloppé dans un caban à ses mesures. Au fur et à mesure de son avancée, des détails m'apparaissaient : il avait mûri, s'était affiné de corps et de visage, des cheveux courts en brosse et une barbe de trois jours, il ne se rasait plus la tête et était chaussé de bottes brunes massives, mon éléphant.

Il s'est planté devant la vitre et m'a souri, le même sourire, large comme une tranche de pastèque et les mêmes yeux de porcelaine bleue.

J'ai réalisé combien il m'avait manqué et je suis sorti pieds nus. On s'est embrassé sur le pas de la porte, muets et graves, émus dans ce

temps suspendu. Dans ses bras, j'étais toujours perdu, fluet, désarmé...

Il a baissé la tête pour passer le seuil, il est entré et a posé son sac, s'est assis en tailleur à même le sol près du foyer, a tendu ses mains aux flammes.

Ses yeux furetaient aux quatre coins de l'unique pièce, renouant avec la permanence tout en quêtant les changements.

« Mon chat, Lapin ?

— Vingt ans que tu es parti, Aristide. À ton avis ?

— Alors, il est mort. Quoi ?

— De vieillesse.

— Bon. »

J'appréhendais une autre question. Il ne me la posa pas ce jour-là ; elle devait pourtant lui brûler les lèvres...

S'étant réchauffé, il a posé son caban plié à l'envers sur le dossier d'une chaise, sa chaise, la plus solide des trois, et s'est assis à table. Il portait un jean neuf, une chemise grise et le tout bien coupé à sa taille.

« La classe, Aristide !

— J'ai appris beaucoup et à m'habiller. J'ai trouvé à Barcelone dans le Gotico une boutique pour les gros et les balèzes... Et les bottes, tu les vois, c'est un grand pompier qui me les a vendues sur le *rastro*.

— Tout ça a dû te coûter un bras ?

— Le *rastro*, c'est les puces, là-bas. C'est comme ça que ça s'appelle, et du coup, c'est pas cher... Et on gagne bien à la pêche aux thons.

— Bigre ! La pêche aux thons ! Dis-m'en plus.

— Je te dirai la *matanza* une autre fois. C'est pas jojo, tu sais, et faut pas être trop regardant quand on a besoin de gagner sa croûte.

— J'ai appris ça.

— Toi, tu brilles pas, Mô. Tu es de plus en plus froissé.

— Et à l'intérieur comme à l'extérieur. Tu me trouves fripé ?

— On sent, tu t'ennuies.

— Pas faux. »

Il avait changé, mûri, mais il avait su garder intacts son empathie et l'instinct enfantin qui lui tenait lieu de jugeote. J'étais ravi.

« Alors, raconte !

— Quoi ?

— Ta vie en mer, tes voyages, tes pêches miraculeuses et lucratives...

— Recommence pas à m'embrouiller des mots.

— Mais non. Vas-y ! »

J'ai remis deux ceps secs dans le feu.

« Je suis tout ouïe.

— Tu vois ! Encore ! Merde !

— Calme-toi.

— Y'a rien à boire dans ton gourbi ?

— Tu picoles maintenant ?

— Des fois, mais pas trop trop. Et pas en mer, à l'escale...

— Et ici, ça serait une escale ?

— Sais pas encore.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Le vin blanc qu'on buvait, jamais bu un meilleur.

— Ah ! J'ai un fond de rhum. Les vaches sont maigres, mon grand.

— Et du café ?

— On peut en faire.

— Alors, fais-moi un petit bossu.

— Un quoi ?

— Un bossu, un café bien sucré, fort, avec du rhum justement.

— D'accord. Ça nous réchauffera. »

J'ai fait chauffer de l'eau, préparé la cafetière, le café moulu dans la chaussette. Il a sorti deux bols et le bocal de sucre du buffet bas.

« En attendant qu'il passe, raconte.

— Bon. Du début, alors ?

— Du début.

— Alors, si tu te rappelles, tu m'as abandonné au fin fond de la

pleine mer qu'on savait pas où était la côte, sur cette épave pourrie dans la vase molle, entortillée des grands filets où on voyait rien...

— Ça, je sais, et crois-moi, je le regrette. Si c'était à refaire...

— Peut-être.

— Sûr.

— Bon. À la fin, quand je suis remonté sans air, y'avait plus personne.

— Je me suis trompé sur toi, c'est tragique, je te croyais coupable. Tout est parti de là et je m'en veux encore. Alors ?

— Alors, comme tu m'avais abandonné, j'ai nagé un moment mais y'avait du courant qui me tirait au large. Pas la peine d'insister comme tu disais. J'ai largué le bloc vide et la ceinture de plombs et j'ai dérivé, longtemps, des heures et des heures. En plein milieu de la nuit et de la mer, des lumières, j'ai crié et un chalutier m'a ramassé balloté par les vagues. Je sais pas comment y z'ont fait pour me voir, je bougeais plus et dans ma tête j'étais mort, et eux, ils se sont occupés à me réchauffer. Ils couraient partout. Ils m'ont donné des habits secs, une couverture, à boire et à manger.

— La solidarité des gens de mer...

— Comme tu dis, et des pêcheurs. Ils m'ont gardé et ils m'ont appris à pêcher au filet avec eux. Tu sais, le premier jour, ils m'ont dit un truc d'un Chinois, comme quoi, si tu donnes un poisson à un homme, tu le nourris juste pour un jour, et si tu veux nourrir un homme pour toute sa vie, tu lui apprends à pêcher...

— C'est le philosophe Lao Tseu qui aurait écrit ça, il y a plus ou moins deux mille ans.

— Comment tu dis qu'y s'appelle, le Chinois de deux mille ans ?

— Lao Tseu, et c'est avec moi que tu as commencé à pêcher.

— À plonger, et tu sais toujours tout sur tout, toi, avec tes bouquins.

— Quelques trucs, pas toujours utiles... Et après ?

— Après, je voulais partir plus loin, pour oublier et voir du pays,

alors ils m'ont trouvé la place sur le thonier. Eux, ils ont dit que j'avais de la force, que j'étais un bon marin, sérieux et tout, et là je gagnais bien. J'ai pêché des années longtemps sur leur bateau et on en a tellement massacré des thons avec tous les thoniers de la Méditerranée qu'ils ont dit qu'il en restait plus assez, qu'ils allaient disparaître de la mer, et qu'avant qu'il y en ait plus, y fallait arrêter. Alors, on a arrêté et on a été débarqués. Je savais plus quoi faire, je pensais à toi, tu me manquais, et voilà...

— D'accord ! Tu ne m'as pas oublié, tu es en chômage technique et je suis heureux de te retrouver après tout ce temps.

— Voilà. Il faut qu'on attende la permission de repêcher et on sait pas quand. Je dois téléphoner au bateau dans six mois et ils me diront. Alors, en attendant...

— Je vois.

— Et de ton côté ?

— De mon côté, c'est la fin des palourdes. L'étang s'envase et s'appauvrit. Plus grand-chose à gratter.

— Ah ! Et toi ?

— Pareil : raclé, vaseux, asphyxié.

— Et les amphores qu'on faisait ? Tu vois que je me rappelle...

— Oublie.

— Y'en a plus ?

— Si, elles sont toujours au fond de la rivière mais les temps ont changé, Aristide. Le coin est surveillé en permanence. Ça craint, et tout ce qu'on peut y gagner maintenant c'est de la prison ferme.

— Merde ! Qu'est-ce on peut faire, alors ?

— J'avais bien une idée, une seule, un projet qui me trotte, mais pas d'argent pour la réaliser. J'ai pensé à emprunter mais je n'ai aucune garantie. On ne prête qu'aux riches et si je demande aux banques, elles me mettront un coup de pied au cul.

— Hé, hé ! J'en ai, moi, de l'argent, et à la banque.

— Pas possible !

— Si. Sur un livret, ils l'ont mis. Tout ce temps, y'en a pas mal...
Alors parle-moi, parle de ton idée.

— Soit. Ils ont voulu creuser un port de plaisance, et les technocrates, experts, ingénieurs et tutti quanti n'ont écouté personne et orienté l'entrée à l'envers du courant dominant et ils l'ont prolongé d'un canal pour le relier à l'étang de Thau mais le canal n'est pas assez large, ni assez profond, et, du coup, la passe du port s'ensable et le canal s'envase tous les hivers.

— Oui ? Alors ?

— Alors, j'avais pensé acheter une drague pour dégager les accès.

— Une drague ?

— Un bateau spécial, en acier, un grand sabot avec une pelle mécanique sur le pont pour retirer les sédiments du fond et une benne qui s'ouvre par en dessous pour les larguer ailleurs où ils ne gêneront pas la navigation.

— Ah !

— C'est un boulot très bien payé, le curage des ports, et c'est dans nos cordes. En plus, on pourrait travailler aussi en finesse et dans les recoins avec une suceuse.

— Ho ! Ho !

— Ne rêve pas. Ma suceuse c'est un compresseur qui aspire le sable par un tuyau que tu diriges à la main sur le fond.

— Je crois, je vois.

— C'est un vieux bateau, mais il est encore en état.

— Comme moi. Et combien il coûte ?

— Ils en veulent cinquante mais on doit pouvoir le marchander à trente-cinq mille.

— J'ai plus que ça.

— Incroyable ! Tu es une vraie fourmi, Aristide. »

Il a ri comme un gosse, la tête rejetée en arrière.

- « Et pourquoi la fourmi ?
- Tu ne connais pas la fable de *La cigale et la fourmi* ?
- La fable ? Moi, je les vois et je les entends les cigales, l'été, quand il fait bien chaud, et les fourmis...
- Une fable, une poésie, écrite il y a bien longtemps par Jean de La Fontaine qui met en scène une cigale et une fourmi. Il leur donne la parole et là, pour le coup, je serais la cigale et toi la fourmi.
- Bon, cigale, raconte ta fable des petits animaux qui parlent. »
- J'ai raconté, mimé.
- « C'est rigolo... Et tu racontes toujours extra... Comment il s'appelle notre bateau, la dragueuse-suceuse qu'on va acheter bientôt ?
- La *Marie-salope*.
- Allez !
- Mais si ! C'est une Marie-salope !
- Tu te moques ?
- Pas du tout. C'est le nom qu'on donne à ce type de bateaux. »

CHAPITRE 3
La Marie-salope

Elle nous attendait à Arles sur les bords du Rhône, au sec depuis deux ans dans un petit chantier naval déserté, entourée de trois chalands et d'une péniche rouillée à mort.

Un hôpital jouxtant un cimetière.

Elle n'était pas de la première jeunesse mais en bon état général, prête à partir sur le fleuve, sagement posée sur des bers d'acier eux-mêmes calés sur une méga plateforme à roues posée sur rails pour faciliter la mise à l'eau.

C'était mon rensegné, le Corse, qui m'avait mis incidemment sur ce coup. Le fourgue avait des tentacules dans tous les recoins et les bien pourris de préférence : les tentacules et les recoins. Dixit ce prédateur, on pouvait l'avoir au prix de la ferraille. Les bons plans, il en avait toujours en réserve, mais sur celui-là, il était trop fainéant pour se lancer.

Le gros et moi, on avait pris le train, un bus, et on s'était pointés sur place les poches pleines de cash. On avait rendez-vous avec le propriétaire de la merveille, un agité court sur pattes, mi-marchand de biens, mi-Gipsy King. Je l'ai vite reniflé : ce type avait un besoin urgent de fraîche et j'ai négocié, âpre. Il a tenu un moment. On a fait notre cinéma ; on avait répété. Il a fait le sien, mais quand on lui a exhibé la liasse de billets neufs, j'ai vu ses yeux briller, une étincelle vite éteinte mais il était ferré, à ma main.

Aristide se taisait prudemment et n'en perdait pas une miette. J'ai accéléré la palabre et, à l'usure, il a fini par craquer : vingt-cinq mille.

Ça nous laissait un bon pécule pour nous payer un compresseur et des seaux de peinture marine, de l'antifouling pour la coque, des outils, et on avait de la marge pour voir venir.

« Voilà, et où on dort cette nuit ? Le jour ça va mais il caille la nuit.

— Tu as dû voir la cabine aux deux couchettes superposées derrière le poste de pilotage ?

— Mô ! Riquiqui la cabine ! Ça ferait plus une cabine des camions.

— On est pas les Rothschild, Aristide.

— C'est quoi les Rotmachin, là ?

— Des riches, une famille de riches.

— Et tu peux pas dire : des riches ?

— Plus que riches, très riches.

— Moi, je suis plus que grand pour la couchette et je vais pas dormir plié comme les chiens.

— En chien de fusil ?

— Laisse tomber le fusil. Avec mon bel argent, on peut acheter des matelas neufs, un grand pour moi et un petit pour toi.

— Boucle d'or et les trois ours...

— Y'a que deux ours, nous, et tu me l'as racontée cette histoire, et notre Boucle d'or à nous, elle était brune. Alors, arrête. Arrête !

— D'accord. Calme.

— Il nous faut aussi deux duvets pour pas avoir froid et du bouffement. J'ai faim.

— Bien sûr.

— On y va ?

— Allez ! On en profitera pour se faire livrer le carburant et l'huile pour les moteurs, sans oublier la peinture, des racloirs, deux brosses et deux rouleaux.

- Pourquoi ?
— Parce que.
— Allez...
— Comme tu le vois, elle est à sec la Marie, du coup, on va en profiter pour repeindre la coque avant de la remettre à l'eau, demain. »

On a fait comme ça.

À la nuit, on était de retour avec le camion. On a aidé le chauffeur à décharger le matos et nous sommes restés seuls.

J'ai grignoté. Il a dévoré ses trois sandwiches. Il a fini le mien et il a roté bruyamment.

« Hamdullah !

— Quelle culture, Aristide !

— Ça va mieux. C'est Karim y dit ça. Ça veut dire ?

— Merci mon Dieu, en l'occurrence : Allah.

— Ah ! Je m'en fous de Allah.

— Moi aussi, ça tombe bien.

— J'ai soif. T'as pas soif ? »

Assis sur l'écoutille, jambes pendantes dans la cale, on a tiré des plans sur la comète autour d'une bouteille de vin blanc achetée au Carrefour Market. Il ne valait pas le viognier de *La Madeleine Saint Jean*, mais frais, il se laissait boire.

On a torché la bouteille, les étoiles se sont levées et nous sommes allés nous coucher. Lui sur le pont et moi dans la cabine.

Au chaud dans nos duvets neufs et la tête pleine de rêves, on s'est endormis paisiblement.